

Eugène Ionesco - La Cantatrice Chauve

Eugène Ionesco

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



folio
THÉÂTRE

Eugène
Ionesco

La Cantatrice chauve

Éditions d'Emmanuel Jacquart

Eugène Ionesco

La cantatrice chauve

ANTI-PIÈCE



Ionesco entouré des interprètes de sa pièce le soir de la première.

© Lipnitzki - Viollet

Présentation

par Nicolas Bataille, metteur en scène

Un soir, Monica Lovinesco, qui était depuis peu notre assistante à la mise en scène, m'apporta un manuscrit : "J'ai un ami qui a écrit une petite pièce. Tout le monde lui dit que c'est injouable. J'aimerais savoir ce que tu en penses." - "Comment s'appelle ton ami ?" - "Ionesco."

Lorsque je lus le manuscrit de *L'anglais sans peine*, le premier titre de *La Cantatrice chauve*, ce fut pour moi, jeune comédien, une découverte : ce texte ne ressemblait en rien à ce que j'avais vu ou lu jusque-là. On y représentait des personnages anglais qui utilisaient entre eux un langage surprenant, paraissant sans suite, mais ayant tout de même une logique. Quelques jours plus tard, je rencontrai Ionesco qui m'expliqua : "Je voulais apprendre l'anglais, j'ai ouvert une méthode Assimil et j'ai découvert tout un monde qui s'exprimait d'une manière étonnante. J'ai donc fait parler mes personnages anglais comme des Français apprenant l'anglais". Et par le sous-titre de *L'anglais sans peine*, "Anti-pièce", il précisait que c'était une critique du théâtre bourgeois du début du siècle.

"Alors, c'est vrai ? Vous voulez jouer ma pièce ? Mais tout le monde me dit que ce n'est pas jouable !" Pour nous, elle l'était et correspondait tout à fait à ce que nous cherchions pour notre petite troupe. Nous avons donc décidé de monter la pièce sans tarder. Le seul problème (à part celui de trouver un théâtre pour la jouer) c'était de changer de titre : *L'anglais sans peine* nous faisait penser à la pièce de Tristan Bernard *L'anglais tel qu'on le parle*. Or, un jour, pendant une répétition, le capitaine des pompiers récitant l'histoire du "rhume", eut un trou de mémoire, sauta trois lignes et au lieu de parler d'une cantatrice très blonde, nous présenta une cantatrice... chauve. Ionesco s'exclama : "Le titre est trouvé ! Ce sera *La Cantatrice chauve* ! Pour justifier ce titre, j'ajouterai quelques répliques".

Et *La Cantatrice chauve* fut créée le 16 mai 1950 au Théâtre des Noctambules grâce à Jean-Claude et Pierre Leuris, les directeurs, qui crurent tout de suite à la pièce. Elle est devenue un cas unique dans l'histoire du théâtre français, car après les Noctambules, nous l'avons reprise en 1957 au Théâtre de la Huchette, où elle se joue sans interruption depuis cette date !

Nicolas Bataille (2000)

PERSONNAGES

M. SMITH

M^{me}. SMITH

M. MARTIN

M^{me}. MARTIN

MARY, la bonne

LE CAPITAINE DES POMPIERS

La Cantatrice chauve a été représentée pour la première fois au Théâtre des Noctambules, le 11 mai 1950, par la Compagnie Nicolas Bataille.

La mise en scène était de Nicolas Bataille.

SCÈNE I

Intérieur bourgeois anglais, avec des fauteuils anglais. Soirée anglaise. M. SMITH, Anglais, dans son fauteuil et ses pantoufles anglais, fume sa pipe anglaise et lit un journal anglais, près d'un feu anglais. Il a des lunettes anglaises, une petite moustache grise, anglaise. À côté de lui, dans un autre fauteuil anglais, M^{me} SMITH, Anglaise, raccommode des chaussettes anglaises. Un long moment de silence anglais. La pendule anglaise frappe dix-sept coups anglais.

M^{me}. SMITH

Tiens, il est neuf heures. Nous avons mangé de la soupe, du poisson, des pommes de terre au lard, de la salade anglaise. Les enfants ont bu de l'eau anglaise. Nous avons bien mangé, ce soir. C'est parce que nous habitons dans les environs de Londres et que notre nom est SMITH.

M. SMITH, *(continuant sa lecture, fait claquer sa langue.)*

M^{me}. SMITH

Les pommes de terre sont très bonnes avec le lard, l'huile de la salade n'était pas rance. L'huile de l'épicier du coin est de bien meilleure qualité que l'huile de l'épicier d'en face, elle est même meilleure que l'huile de l'épicier du bas de la côte. Mais je ne veux pas dire que leur huile à eux soit mauvaise.

M. SMITH, *(continuant sa lecture, fait claquer sa langue.)*

M^{me}. SMITH

Pourtant, c'est toujours l'huile de l'épicier du coin qui est la meilleure...

M. SMITH, *(continuant sa lecture, fait claquer sa langue.)*

M^{me}. SMITH

Mary a bien cuit les pommes de terre, cette fois-ci. La dernière fois elle ne les avait pas bien fait cuire. Je ne les aime que lorsqu'elles sont bien cuites.

M. SMITH, *(continuant sa lecture, fait claquer sa langue.)*

M^{me}. SMITH

Le poisson était frais. Je m'en suis léché les babines. J'en ai pris deux fois. Non, trois fois. Ça me fait aller aux cabinets. Toi aussi tu en as pris trois fois. Cependant la troisième fois, tu en as pris moins que les deux premières fois, tandis que moi j'en ai pris beaucoup plus. J'ai mieux mangé que toi, ce soir. Comment ça se fait ? D'habitude, c'est toi qui manges le plus. Ce n'est pas l'appétit qui te manque.

M. SMITH, *(fait claquer sa langue.)*

M^{me} SMITH

Cependant, la soupe était peut-être un peu trop salée. Elle avait plus de sel que toi. Ah, ah, ah. Elle avait aussi trop de poireaux et pas assez d'oignons. Je regrette de ne pas avoir conseillé à Mary d'y ajouter un peu d'anis étoilé. La prochaine fois, je saurai m'y prendre.

M. SMITH, *(continuant sa lecture, fait claquer sa langue.)*

M^{me}. SMITH

Notre petit garçon aurait bien voulu boire de la bière, il aimera s'en mettre plein la lampe, il te ressemble. Tu as vu à table, comme il visait la bouteille ? Mais moi, j'ai versé dans son verre de l'eau de la carafe. Il avait soif et il l'a bu. Hélène me ressemble : elle est bonne ménagère, économe, joue du piano. Elle ne demande jamais à boire de la bière anglaise. C'est comme notre petite fille qui ne boit que du lait et ne mange que de la bouillie. Ça se voit qu'elle n'a que deux ans. Elle s'appelle Peggy.

La tarte aux coings et aux haricots a été formidable. On aurait bien fait peut-être de prendre, au dessert, un petit verre de vin de Bourgogne australien mais je n'ai pas apporté le vin à table afin de ne pas donner aux enfants une mauvaise preuve de gourmandise. Il faut leur apprendre à être sobre et mesuré dans la vie.

M. SMITH, *(continuant sa lecture, fait claquer sa langue.)*

M^{me}. SMITH

Mrs Parker connaît un épicier roumain, nommé Popesco Rosenfeld, qui vient d'arriver de Constantinople. C'est un grand spécialiste en yaourt. Il est diplômé de l'école des fabricants de yaourt d'Andrinople. J'irai demain lui acheter une grande marmite de yaourt roumain folklorique. On n'a pas souvent des choses pareilles ici, dans les environs de Londres.

M. SMITH, *(continuant sa lecture, fait claquer sa langue.)*

M^{me}. SMITH

Le yaourt est excellent pour l'estomac, les reins, l'appendicite et l'apothéose. C'est ce que m'a dit le docteur Mackenzie-King qui soigne les enfants de nos voisins, les Johns. C'est un bon médecin. On peut avoir confiance en lui. Il ne recommande jamais d'autres médicaments que ceux dont il a fait l'expérience sur lui-même. Avant de faire opérer Parker, c'est lui d'abord qui s'est fait opérer du foie, sans être aucunement malade.

M. SMITH

Mais alors comment se fait-il que le docteur s'en soit tiré et que Parker en soit mort ?

M^{me} SMITH

Parce que l'opération a réussi chez le docteur et n'a pas réussi chez Parker.

M. SMITH

Alors Mackenzie n'est pas un bon docteur. L'opération aurait dû réussir chez tous les deux ou alors tous les deux auraient dû succomber.

M^{me}. SMITH

Pourquoi ?

M. SMITH

Un médecin consciencieux doit mourir avec le malade s'ils ne peuvent pas guérir ensemble. Le commandant d'un bateau périt avec le bateau, dans les vagues. Il ne lui survit pas.

M^{me}. SMITH

On ne peut comparer un malade à un bateau.

M. SMITH

Pourquoi pas ? Le bateau a aussi ses maladies ; d'ailleurs ton docteur est aussi sain qu'un vaisseau ; voilà pourquoi encore il devait périr en même temps que le malade comme le docteur et son bateau.

M^{me}. SMITH

Ah ! Je n'y avais pas pensé... C'est peut-être juste... et alors, quelle conclusion en tires-tu ?

M. SMITH

C'est que tous les docteurs ne sont que des charlatans. Et tous les malades aussi.

Seule la marine est honnête en Angleterre.

M^{me}. SMITH

Mais pas les marins.

M. SMITH

Naturellement.

Pause.

M. SMITH, *(toujours avec son journal.)*

Il y a une chose que je ne comprends pas. Pourquoi à la rubrique de l'état civil, dans le journal, donne-t-on toujours l'âge des personnes décédées et jamais celui des nouveau-nés ? C'est un non-sens.

M^{me}. SMITH

Je ne me le suis jamais demandé !

Un autre moment de silence. La pendule sonne sept fois. Silence. La pendule sonne trois fois. Silence. La pendule ne sonne aucune fois.

M. SMITH, *(toujours dans son journal.)*

Tiens, c'est écrit que Bobby Watson est mort.

M^{me}. SMITH

Mon Dieu, le pauvre, quand est-ce qu'il est mort ?

M. SMITH

Pourquoi prends-tu cet air étonné ? Tu le savais bien. Il est mort il y a deux ans. Tu te rappelles, on a été à son enterrement, il y a un an et demi.

M^{me}. SMITH

Bien sûr que je me rappelle. Je me suis rappelé tout de suite, mais je ne comprends pas pourquoi toi-même tu as été si étonné de voir ça sur le journal.

M. SMITH

Ça n'y était pas sur le journal. Il y a déjà trois ans qu'on a parlé de son décès. Je m'en suis souvenu par associations d'idées !

M^{me}. SMITH

Domage ! Il était si bien conservé.

M. SMITH

C'était le plus joli cadavre de Grande-Bretagne ! Il ne paraissait pas son âge. Pauvre Bobby, il y avait quatre ans qu'il était mort et il était encore chaud. Un véritable cadavre vivant. Et comme il était gai !

M^{me}. SMITH

La pauvre Bobby.

M. SMITH

Tu veux dire « le » pauvre Bobby.

M^{me}. SMITH

Non, c'est à sa femme que je pense. Elle s'appelait comme lui, Bobby, Bobby Watson. Comme ils avaient le même nom, on ne pouvait pas les distinguer l'un de l'autre quand on les voyait ensemble. Ce n'est qu'après sa mort à lui, qu'on a pu vraiment savoir qui était l'un et qui était l'autre. Pourtant, aujourd'hui encore, il y a des gens qui la confondent avec le mort et lui présentent des condoléances. Tu la connais ?

M. SMITH

Je ne l'ai vue qu'une fois, par hasard, à l'enterrement de Bobby.

M^{me}. SMITH

Je ne l'ai jamais vue. Est-ce qu'elle est belle ?

M. SMITH

Elle a des traits réguliers et pourtant on ne peut pas dire qu'elle est belle. Elle est trop grande et trop forte. Ses traits ne sont pas réguliers et pourtant on peut dire qu'elle est très belle. Elle est un peu trop petite et trop maigre. Elle est professeur de chant.

La pendule sonne cinq fois. Un long temps.

M^{me}. SMITH

Et quand pensent-ils se marier, tous les deux ?

M. SMITH

Le printemps prochain, au plus tard.

M^{me}. SMITH

Il faudra sans doute aller à leur mariage.

M. SMITH

Il faudra leur faire un cadeau de noces. Je me demande lequel ?

M^{me}. SMITH

Pourquoi ne leur offririons-nous pas un des sept plateaux d'argent dont on nous a fait don à notre mariage à nous et qui ne nous ont jamais servi à rien ?

Court silence. La pendule sonne deux fois.

M^{me}. SMITH

C'est triste pour elle d'être demeurée veuve si jeune.

M. SMITH

Heureusement qu'ils n'ont pas eu d'enfants.

M^{me}. SMITH

Il ne leur manquait plus que cela ! Des enfants ! Pauvre femme, qu'est-ce qu'elle en aurait fait !

M. SMITH

Elle est encore jeune. Elle peut très bien se remarier. Le deuil lui va si bien.

M^{me}. SMITH

Mais qui prendra soin des enfants ? Tu sais bien qu'ils ont un garçon et une fille. Comment s'appellent-ils ?

M. SMITH

Bobby et Bobby comme leurs parents. L'oncle de Bobby Watson, le vieux Bobby Watson est riche et il aime le garçon. Il pourrait très bien se charger de l'éducation de Bobby.

M^{me}. SMITH

Ce serait naturel. Et la tante de Bobby Watson, la vieille Bobby Watson pourrait très bien, à son tour, se charger de l'éducation de Bobby Watson, la fille de Bobby Watson. Comme ça, la maman de Bobby Watson, Bobby, pourrait se remarier. Elle a quelqu'un en vue ?

M. SMITH

Oui, un cousin de Bobby Watson.

M^{me}. SMITH

Qui ? Bobby Watson ?

M. SMITH

De quel Bobby Watson parles-tu ?

M^{me}. SMITH

De Bobby Watson, le fils du vieux Bobby Watson l'autre oncle de Bobby Watson, le mort.

M. SMITH

Non, ce n'est pas celui-là, c'est un autre. C'est Bobby Watson, le fils de la vieille Bobby Watson la tante de Bobby Watson, le mort.

M^{me}. SMITH

Tu veux parler de Bobby Watson, le commis-voyageur ?

M. SMITH

Tous les Bobby Watson sont commis-voyageurs.

M^{me}. SMITH

Quel dur métier ! Pourtant, on y fait de bonnes affaires.

M. SMITH

Oui, quand il n'y a pas de concurrence.

M^{me}. SMITH

Et quand n'y a-t-il pas de concurrence ?

M. SMITH

Le mardi, le jeudi et le mardi.

M^{me}. SMITH

Ah ! trois jours par semaine ? Et que fait Bobby Watson pendant ce temps-là ?

M. SMITH

Il se repose, il dort.

M^{me}. SMITH

Mais pourquoi ne travaille-t-il pas pendant ces trois jours s'il n'y a pas de concurrence ?

M. SMITH

Je ne peux pas tout savoir. Je ne peux pas répondre à toutes tes questions idiotes !

M^{me} SMITH, (*offensée.*)

Tu dis ça pour m'humilier ?

M. SMITH, (*tout souriant.*)

Tu sais bien que non.

M^{me}. SMITH

Les hommes sont tous pareils ! Vous restez là, toute la journée, la cigarette à la bouche ou bien vous vous mettez de la poudre et vous fardez vos lèvres, cinquante fois par jour, si vous n'êtes pas en train de boire sans arrêt !

M. SMITH

Mais qu'est-ce que tu dirais si tu voyais les hommes faire comme les femmes, fumer toute la journée, se poudrer, se mettre du rouge aux lèvres, boire du whisky ?

M^{me}. SMITH

Quant à moi, je m'en fiche ! Mais si tu dis ça pour m'embêter, alors... je n'aime pas ce genre de plaisanterie, tu le sais bien !

Elle jette les chaussettes très loin et montre ses dents¹. Elle se lève.

M. SMITH, (*se lève à son tour et va vers sa femme, tendrement.*)

Oh ! mon petit poulet rôti, pourquoi craches-tu du feu ! tu sais bien que je dis ça pour rire ! (Il la prend par la taille et l'embrasse.) Quel ridicule couple de vieux amoureux nous faisons ! Viens, nous allons éteindre et nous allons faire dodo !

SCÈNE II

LES MÊMES ET MARY

MARY, (*entrant.*)

Je suis la bonne. J'ai passé un après-midi très agréable. J'ai été au

cinéma avec un homme et j'ai vu un film avec des femmes. À la sortie du cinéma, nous sommes allés boire de l'eau-de-vie et du lait et puis on a lu le journal.

M^{me}. SMITH

J'espère que vous avez passé un après-midi très agréable, que vous êtes allée au cinéma avec un homme et que vous avez bu de l'eau-de-vie et du lait.

M. SMITH

Et le journal !

MARY

M^{me} et M. MARTIN, vos invités, sont à la porte. Ils m'attendaient. Ils n'osaient pas entrer tout seuls. Ils devaient dîner avec vous, ce soir.

M^{me}. SMITH

Ah oui. Nous les attendions. Et on avait faim. Comme on ne les voyait plus venir, on allait manger sans eux. On n'a rien mangé, de toute la journée. Vous n'auriez pas dû vous absenter !

MARY

C'est vous qui m'avez donné la permission.

M. SMITH

On ne l'a pas fait exprès !

Mary éclate de rire. Puis, elle pleure. Elle sourit.

MARY

Je me suis acheté un pot de chambre.

M^{me}. SMITH

Ma chère Mary, veuillez ouvrir la porte et faites entrer M. et M^{me} MARTIN, s'il vous plaît. Nous allons vite nous habiller.

M^{me} et M. SMITH sortent à droite. Mary ouvre la porte à gauche par laquelle entrent M. et M^{me} MARTIN.

SCÈNE III

MARY, LES ÉPOUX MARTIN

MARY

Pourquoi êtes-vous venus si tard ! Vous n'êtes pas polis. Il faut venir à l'heure. Compris ? asseyez-vous quand même là, et attendez, maintenant.

Elle sort.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MOINS MARY

Mme et M. MARTIN s'assoient l'un en face de l'autre, sans se parler. Ils se sourient, avec timidité.

M. MARTIN *(le dialogue qui suit doit être dit d'une voix traînante, monotone, un peu chantante, nullement nuancée)*².

Mes excuses. Madame, mais il me semble, si je ne me trompe, que je vous ai déjà rencontrée quelque part.

Mme. MARTIN

À moi aussi, Monsieur, il me semble que je vous ai déjà rencontré quelque part.

M. MARTIN

Ne vous aurais-je pas déjà aperçue, Madame, à Manchester, par hasard ?

Mme. MARTIN

C'est très possible. Moi, je suis originaire de la ville de Manchester ! Mais je ne me souviens pas très bien, Monsieur, je ne pourrais pas dire si je vous y ai aperçu, ou non !

M. MARTIN

Mon Dieu, comme c'est curieux ! Moi aussi je suis originaire de la ville de Manchester, Madame !

M^{me}. MARTIN

Comme c'est curieux !

M. MARTIN

Comme c'est curieux !... Seulement, moi, Madame, j'ai quitté la ville de Manchester, il y a cinq semaines, environ³.

M^{me}. MARTIN

Comme c'est curieux ! quelle bizarre coïncidence ! Moi aussi, Monsieur, j'ai quitté la ville de Manchester, il y a cinq semaines, environ.

M. MARTIN

J'ai pris le train d'une demie après huit le matin, qui arrive à Londres à un quart avant cinq, Madame.

M^{me}. MARTIN

Comme c'est curieux ! comme c'est bizarre ! et quelle coïncidence ! J'ai pris le même train, Monsieur, moi aussi !

M. MARTIN

Mon Dieu, comme c'est curieux ! peut-être bien alors, Madame, que je vous ai vue dans le train ?

M^{me}. MARTIN

C'est bien possible, ce n'est pas exclu, c'est plausible et, après tout, pourquoi pas !...

Mais je n'en ai aucun souvenir, Monsieur !

M. MARTIN

Je voyageais en deuxième classe, Madame. Il n'y a pas de deuxième classe en Angleterre, mais je voyage quand même en deuxième classe.

M^{me}. MARTIN

Comme c'est bizarre, que c'est curieux, et quelle coïncidence ! moi aussi. Monsieur, je voyageais en deuxième classe !

M. MARTIN

Comme c'est curieux ! Nous nous sommes peut-être bien rencontrés en deuxième classe, chère Madame !

M^{me}. MARTIN

La chose est bien possible et ce n'est pas du tout exclu. Mais je ne m'en

souviens pas très bien, cher Monsieur !

M. MARTIN

Ma place était dans le wagon n° 8, sixième compartiment, Madame !

M^{me}. MARTIN

Comme c'est curieux ! ma place aussi était dans le wagon n° 8, sixième compartiment, cher Monsieur !

M. MARTIN

Comme c'est curieux et quelle coïncidence bizarre ! Peut-être nous sommes-nous rencontrés dans le sixième compartiment, chère Madame ?

M^{me}. MARTIN

C'est bien possible, après tout ! Mais je ne m'en souviens pas, cher Monsieur !

M. MARTIN

À vrai dire, chère Madame, moi non plus je ne m'en souviens pas, mais il est possible que nous nous soyons aperçus là, et si j'y pense bien, la chose me semble même très possible !

M^{me}. MARTIN

Oh ! vraiment, bien sûr, vraiment, Monsieur !

M. MARTIN

Comme c'est curieux !... J'avais la place n° 3, près de la fenêtre, chère Madame.

M^{me}. MARTIN

Oh, mon Dieu, comme c'est curieux et comme c'est bizarre, j'avais la place n° 6, près de la fenêtre, en face de vous, cher Monsieur.

M. MARTIN

Oh, mon Dieu, comme c'est curieux et quelle coïncidence !... Nous étions donc vis-à-vis, chère Madame ! C'est là que nous avons dû nous voir !

M^{me}. MARTIN

Comme c'est curieux ! C'est possible mais je ne m'en souviens pas, Monsieur !

M. MARTIN

À vrai dire, chère Madame, moi non plus je ne m'en souviens pas. Cependant, il est très possible que nous nous soyons vus à cette occasion.

M^{me}. MARTIN

C'est vrai, mais je n'en suis pas sûre du tout, Monsieur.

M. MARTIN

Ce n'était pas vous, chère Madame, la dame qui m'avait prié de mettre sa valise dans le filet et qui ensuite m'a remercié et m'a permis de fumer ?

M^{me}. MARTIN

Mais si, ça devait être moi, Monsieur ! Comme c'est curieux, comme c'est curieux, et quelle coïncidence !

M. MARTIN

Comme c'est curieux, comme c'est bizarre, quelle coïncidence ! Eh bien alors, alors, nous nous sommes peut-être connus à ce moment-là, Madame ?

M^{me}. MARTIN

Comme c'est curieux et quelle coïncidence ! c'est bien possible, cher Monsieur ! Cependant, je ne crois pas m'en souvenir.

M. MARTIN

Moi non plus, Madame.

Un moment de silence. La pendule sonne 2 – 1.

M. MARTIN

Depuis que je suis arrivé à Londres, j'habite rue Bromfield, chère Madame.

M^{me} MARTIN

Comme c'est curieux, comme c'est bizarre ! moi aussi, depuis mon arrivée à Londres j'habite rue Bromfield, cher Monsieur.

M. MARTIN

Comme c'est curieux, mais alors, mais alors, nous nous sommes peut-être rencontrés rue Bromfield, chère Madame.

M^{me}. MARTIN

Comme c'est curieux ; comme c'est bizarre ! c'est bien possible, après tout ! Mais je ne m'en souviens pas, cher Monsieur.

M. MARTIN

Je demeure au n° 19, chère Madame.

M^{me}. MARTIN

Comme c'est curieux, moi aussi j'habite au n° 19, cher Monsieur.

M. MARTIN

Mais alors, mais alors, mais alors, mais alors, mais alors, nous nous sommes peut-être vus dans cette maison, chère Madame ?

M^{me}. MARTIN

C'est bien possible, mais je ne m'en souviens pas, cher Monsieur.

M. MARTIN

Mon appartement est au cinquième étage, c'est le n° 8, chère Madame.

M^{me}. MARTIN

Comme c'est curieux, mon Dieu, comme c'est bizarre ! et quelle coïncidence ! moi aussi j'habite au cinquième étage, dans l'appartement n° 8, cher Monsieur !

M. MARTIN, (*songeur.*)

Comme c'est curieux, comme c'est curieux, comme c'est curieux et quelle coïncidence ! Vous savez, dans ma chambre à coucher j'ai un lit. Mon lit est couvert d'un édredon vert. Cette chambre, avec ce lit et son édredon vert, se trouve au fond du corridor, entre les water et la bibliothèque, chère Madame !

M^{me}. MARTIN

Quelle coïncidence, ah mon Dieu, quelle coïncidence ! Ma chambre à coucher a, elle aussi, un lit avec un édredon vert et se trouve au fond du corridor, entre les water, cher Monsieur, et la bibliothèque !

M. MARTIN

Comme c'est bizarre, curieux, étrange ! alors, Madame, nous habitons dans la même chambre et nous dormons dans le même lit, chère Madame. C'est peut-être là que nous nous sommes rencontrés !

M^{me}. MARTIN

Comme c'est curieux et quelle coïncidence ! C'est bien possible que nous nous y soyons rencontrés, et peut-être même la nuit dernière. Mais je ne m'en souviens pas, cher Monsieur !

M. MARTIN

J'ai une petite fille, ma petite fille, elle habite avec moi, chère Madame. Elle a deux ans, elle est blonde, elle a un œil blanc et un œil rouge, elle est très jolie, elle s'appelle Alice, chère Madame.

M^{me}. MARTIN

Quelle bizarre coïncidence ! moi aussi j'ai une petite fille, elle a deux ans, un œil blanc et un œil rouge, elle est très jolie et s'appelle aussi Alice, cher Monsieur !

M. MARTIN, même voix traînante, monotone.

Comme c'est curieux et quelle coïncidence ! et bizarre ! c'est peut-être la même, chère Madame !

M^{me}. MARTIN

Comme c'est curieux ! c'est bien possible cher Monsieur.

Un assez long moment de silence... La pendule sonne vingt-neuf fois.

M. MARTIN, après avoir longuement réfléchi, se lève lentement et sans se presser, se dirige vers M^{me} MARTIN qui, surprise par l'air solennel de M. MARTIN, s'est levée, elle aussi, tout doucement ;

M. MARTIN, (à la même voix rare, monotone, vaguement chantante.)

Alors, chère Madame, je crois qu'il n'y a pas de doute, nous nous sommes déjà vus et vous êtes ma propre épouse... Elisabeth, je t'ai retrouvée !

M^{me} MARTIN s'approche de M. MARTIN sans se presser. Ils s'embrassent sans expression. La pendule sonne une fois, très fort. Le coup de la pendule doit être si fort qu'il doit faire sursauter les spectateurs. Les époux MARTIN ne l'entendent pas.

M^{me}. MARTIN

Donald, c'est toi, darling !

Ils s'assoient dans le même fauteuil, se tiennent embrassés et s'endorment. La pendule sonne encore plusieurs fois. Mary, sur la pointe des pieds, un doigt sur ses lèvres, entre doucement en scène et s'adresse au public.

SCÈNE V

LES MÊMES ET MARY

MARY

Elisabeth et Donald sont, maintenant, trop heureux pour pouvoir m'entendre. Je puis donc vous révéler un secret. Elisabeth n'est pas Elisabeth, Donald n'est pas Donald. En voici la preuve : l'enfant dont parle Donald n'est pas la fille d'Elisabeth, ce n'est pas la même personne. La fillette de Donald a un œil blanc et un autre rouge tout comme la fillette d'Elisabeth. Mais tandis que l'enfant de Donald a l'œil blanc à droite et l'œil rouge à gauche, l'enfant d'Elisabeth, lui, a l'œil rouge à droite et le blanc à gauche ! Ainsi tout le système d'argumentation de Donald s'écroule en se heurtant à ce dernier obstacle qui anéantit toute sa théorie. Malgré les coïncidences extraordinaires qui semblent être des preuves définitives, Donald et Elisabeth n'étant pas les parents du même enfant ne sont pas Donald et Elisabeth. Il a beau croire qu'il est Donald, elle a beau se croire Elisabeth. Il a beau croire qu'elle est Elisabeth. Elle a beau croire qu'il est Donald : ils se trompent amèrement. Mais qui est le véritable Donald ? Quelle est la véritable Elisabeth ? Qui donc a intérêt à faire durer cette confusion ? Je n'en sais rien. Ne tâchons pas de le savoir. Laissons les choses comme elles sont. *(Elle fait quelques pas vers la porte, puis revient et s'adresse au public.)*
Mon vrai nom est Sherlock Holmes.

Elle sort.

SCÈNE VI

LES MÊMES SANS MARY

La pendule sonne tant qu'elle veut. Après de nombreux instants, M^{me} et M. MARTIN se séparent et reprennent les places qu'ils avaient au début.

M. MARTIN

Oublions, darling, tout ce qui ne s'est pas passé entre nous et, maintenant que nous nous sommes retrouvés, tâchons de ne plus nous perdre et vivons comme avant.

M^{me}. MARTIN Oui, darling.

SCÈNE VII

LES MÊMES ET LES SMITH

M^{me} et M. SMITH entrent à droite, sans aucun changement dans leurs vêtements.

M^{me}. SMITH

Bonsoir, chers amis ! Excusez-nous de vous avoir fait attendre si longtemps. Nous avons pensé qu'on devait vous rendre les honneurs auxquels vous avez droit et, dès que nous avons appris que vous vouliez bien nous faire le plaisir de venir nous voir sans annoncer votre visite, nous nous sommes dépêchés d'aller revêtir nos habits de gala.

M. SMITH, *(furieux.)*

Nous n'avons rien mangé toute la journée. Il y a quatre heures que nous vous attendons. Pourquoi êtes-vous venus en retard ?

M^{me} et M. SMITH s'assoient en face des visiteurs. La pendule souligne les répliques, avec plus ou moins de force, selon le cas.

Les MARTIN, elle surtout, ont l'air embarrassé et timide. C'est pourquoi la conversation s'amorce difficilement et les mots viennent, au début, avec peine. Un long silence gêné au début, puis d'autres silences et hésitations par la suite.

M. SMITH

Hm.

Silence.

M^{me} SMITH

Hm, hm.

Silence.

M^{me}. MARTIN

Hm, hm, hm.

Silence.

M. MARTIN

Hm, hm, hm, hm.

Silence.

M^{me}. MARTIN

Oh, décidément.

Silence.

M. MARTIN

Nous sommes tous enrhumés.

M. SMITH

Pourtant il ne fait pas froid.

M^{me}. SMITH

Il n'y a pas de courant d'air.

M. MARTIN

Oh non, heureusement.

Silence.

Silence.

Silence.

Silence.

M. SMITH

Ah, la la la la.

Silence.

M. MARTIN

Vous avez du chagrin ?

Silence.

M^{me}. SMITH

Non. Il s'emmerde.

Silence.

M^{me}. MARTIN

Oh, Monsieur, à votre âge, vous ne devriez pas.

Silence.

M. SMITH

Le cœur n'a pas d'âge.

Silence.

M. MARTIN

C'est vrai.

Silence.

M^{me}. SMITH

On le dit.

Silence.

M^{me}. MARTIN

On dit aussi le contraire.

Silence.

M. SMITH

La vérité est entre les deux.

Silence.

M. MARTIN

C'est juste.

Silence.

M^{me} SMITH, (*aux époux MARTIN.*)

Vous qui voyagez beaucoup, vous devriez pourtant avoir des choses intéressantes à nous raconter.

M. MARTIN, (*à sa femme.*)

Dis, chérie, qu'est-ce que tu as vu aujourd'hui ?

M^{me}. MARTIN

Ce n'est pas la peine, on ne me croirait pas.

M. SMITH

Nous n'allons pas mettre en doute votre bonne foi !

M^{me}. SMITH

Vous nous offenseriez si vous le pensiez.

M. MARTIN, (*à sa femme.*)

Tu les offenserais, chérie, si tu le pensais...

M^{me} MARTIN, (*gracieuse.*)

Eh bien, j'ai assisté aujourd'hui à une chose extraordinaire. Une chose incroyable.

M. MARTIN

Dis vite, chérie.

M. SMITH

Ah, on va s'amuser.

M^{me}. SMITH

Enfin.

M^{me}. MARTIN

Eh bien, aujourd'hui, en allant au marché pour acheter des légumes qui sont de plus en plus chers...

M^{me}. SMITH

Qu'est-ce que ça va devenir !

M. SMITH

Il ne faut pas interrompre, chérie, vilaine.

M^{me}. MARTIN

J'ai vu, dans la rue, à côté d'un café, un Monsieur, convenablement vêtu, âgé d'une cinquantaine d'années, même pas, qui...

M. SMITH

Qui, quoi ?

M^{me}. SMITH

Qui, quoi ?

M. SMITH, (*à sa femme.*)

Faut pas interrompre, chérie, tu es dégoûtante.

M^{me}. SMITH

Chéri, c'est toi, qui as interrompu le premier, muflé.

M. MARTIN

Chut. (*À sa femme.*) Qu'est-ce qu'il faisait, le Monsieur ?

M^{me}. MARTIN

Eh bien, vous allez dire que j'invente, il avait mis un genou par terre et se tenait penché.

M. MARTIN, M. SMITH, M^{me}. SMITH

Oh !

M^{me}. MARTIN

Oui, penché.

M. SMITH

Pas possible.

M^{me}. MARTIN

Si, penché. Je me suis approchée de lui pour voir ce qu'il faisait...

M. SMITH

Eh bien ?

M^{me}. MARTIN

Il nouait les lacets de sa chaussure qui s'étaient défaits.

LES TROIS AUTRES

Fantastique !

M. SMITH

Si ce n'était pas vous, je ne le croirais pas.

M. MARTIN

Pourquoi pas ? On voit des choses encore plus extraordinaires, quand on circule. Ainsi, aujourd'hui moi-même, j'ai vu dans le métro, assis sur une banquette, un monsieur qui lisait tranquillement son journal.

M^{me}. SMITH

Quel original !

M. SMITH

C'était peut-être le même !

On entend sonner à la porte d'entrée.

M. SMITH

Tiens, on sonne.

M^{me}. SMITH

Il doit y avoir quelqu'un. Je vais voir. (*Elle va voir. Elle ouvre et revient.*) Personne.

Elle se rassoit.

M. MARTIN

Je vais vous donner un autre exemple...

Sonnette.

M. SMITH

Tiens, on sonne.

M^{me}. SMITH

Ça doit être quelqu'un. Je vais voir. (*Elle va voir. Elle ouvre et revient.*) Personne.

Elle revient à sa place.

M. MARTIN, (*qui a oublié où il en est.*)

Euh !...

M^{me}. MARTIN

Tu disais que tu allais donner un autre exemple.

M. MARTIN Ah oui...

Sonnette.

M. SMITH

Tiens, on sonne.

M^{me}. SMITH

Je ne vais plus ouvrir.

M. SMITH

Oui, mais il doit y avoir quelqu'un !

M^{me}. SMITH

La première fois, il n'y avait personne. La deuxième fois, non plus. Pourquoi crois-tu qu'il y aura quelqu'un maintenant ?

M. SMITH

Parce qu'on a sonné !

M^{me}. MARTIN
Ce n'est pas une raison.

M. MARTIN
Comment ? Quand on entend sonner à la porte, c'est qu'il y a quelqu'un à la porte, qui sonne pour qu'on lui ouvre la porte.

M^{me}. MARTIN
Pas toujours. Vous avez vu tout à l'heure !

M. MARTIN
La plupart du temps, si.

M. SMITH
Moi, quand je vais chez quelqu'un, je sonne pour entrer. Je pense que tout le monde fait pareil et que chaque fois qu'on sonne c'est qu'il y a quelqu'un.

M^{me} SMITH
Cela est vrai en théorie. Mais dans la réalité les choses se passent autrement. Tu as bien vu tout à l'heure.

M^{me}. MARTIN
Votre femme a raison.

M. MARTIN
Oh ! vous, les femmes, vous vous défendez toujours l'une l'autre.

M^{me}. SMITH
Eh bien, je vais aller voir. Tu ne diras pas que je suis entêtée, mais tu verras qu'il n'y a personne ! (*Elle va voir. Elle ouvre la porte et la referme.*)
Tu vois, il n'y a personne.
Elle revient à sa place.

M^{me}. SMITH
Ah ! ces hommes qui veulent toujours avoir raison et qui ont toujours tort !

On entend de nouveau sonner.

M. SMITH
Tiens, on sonne. Il doit y avoir quelqu'un.

M^{me} SMITH, (*qui fait une crise de colère.*)

Ne m'envoie plus ouvrir la porte. Tu as vu que c'était inutile. L'expérience nous apprend que lorsqu'on entend sonner à la porte, c'est qu'il n'y a jamais personne.

M^{me}. MARTIN

Jamais.

M. MARTIN

Ce n'est pas sûr.

M. SMITH

C'est même faux. La plupart du temps, quand on entend sonner à la porte, c'est qu'il y a quelqu'un.

M^{me}. SMITH

Il ne veut pas en démordre.

M^{me}. MARTIN

Mon mari aussi est très têtu.

M. SMITH

Il y a quelqu'un.

M. MARTIN

Ce n'est pas impossible.

M^{me} SMITH, (*à son mari.*)

Non.

M. SMITH

Si.

M^{me}. SMITH

Je te dis que non. En tout cas, tu ne me dérangeras plus pour rien. Si tu veux aller voir, vas-y toi-même !

M. SMITH

J'y vais.

M^{me} SMITH (*hausse les épaules.*)

M^{me} MARTIN (*hoche la tête.*)

M. SMITH, (*va ouvrir.*)

Ah ! how do you do ! (*Il jette un regard à M^{me} SMITH et aux époux MARTIN qui sont tous surpris.*) C'est le Capitaine des Pompiers !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE CAPITAINE DES POMPIERS

LE POMPIER (*Il a, bien entendu, un énorme casque qui brille et un uniforme.*)

Bonjour, Mesdames et Messieurs. (*Les gens sont encore un peu étonnés. M^{me} SMITH, fâchée, tourne la tête et ne répond pas à son salut.*)

Bonjour, Madame SMITH. Vous avez l'air fâché.

M^{me} SMITH

Oh !

M. SMITH

C'est que, voyez-vous... ma femme est un peu humiliée de ne pas avoir eu raison.

M. MARTIN

Il y a eu, Monsieur le Capitaine des Pompiers, une controverse entre Madame et Monsieur SMITH.

M^{me} SMITH, (*à M. MARTIN.*)

Ça ne vous regarde pas ! (*À M. SMITH.*) Je te prie de ne pas mêler les étrangers à nos querelles familiales.

M. SMITH

Oh, chérie, ce n'est pas bien grave. Le Capitaine est un vieil ami de la maison. Sa mère me faisait la cour, son père, je le connaissais. Il m'avait demandé de lui donner ma fille en mariage quand j'en aurais une. Il est mort en attendant.

M. MARTIN

Ce n'est ni sa faute à lui ni la vôtre.

LE POMPIER
Enfin, de quoi s'agit-il ?

M^{me}. SMITH
Mon mari prétendait...

M. SMITH
Non, c'est toi qui prétendais.

M. MARTIN
Oui, c'est elle.

M^{me}. MARTIN
Non, c'est lui.

LE POMPIER
Ne vous énervez pas. Racontez-moi ça, Madame SMITH.

M^{me}. SMITH
Eh bien, voilà. Ça me gêne beaucoup de vous parler franchement, mais un pompier est aussi un confesseur.

LE POMPIER
Eh bien ?

M^{me}. SMITH
On se disputait parce que mon mari disait que lorsqu'on entend sonner à la porte, il y a toujours quelqu'un.

M. MARTIN
La chose est plausible.

M^{me}. SMITH
Et moi, je disais que chaque fois que l'on sonne, c'est qu'il n'y a personne.

M^{me}. MARTIN
La chose peut paraître étrange.

M^{me}. SMITH
Mais elle est prouvée, non point par des démonstrations théoriques, mais par des faits.

M. SMITH

C'est faux, puisque le pompier est là. Il a sonné, j'ai ouvert, il était là.

M^{me}. MARTIN

Quand ?

M. MARTIN

Mais tout de suite.

M^{me}. SMITH

Oui, mais ce n'est qu'après avoir entendu sonner une quatrième fois que l'on a trouvé quelqu'un. Et la quatrième fois ne compte pas.

M^{me}. MARTIN

Toujours. Il n'y a que les trois premières qui comptent.

M. SMITH

Monsieur le Capitaine, laissez-moi vous poser, à mon tour, quelques questions.

LE POMPIER

Allez-y.

M. SMITH

Quand j'ai ouvert et que je vous ai vu, c'était bien vous qui aviez sonné ?

LE POMPIER

Oui, c'était moi.

M. MARTIN

Vous étiez à la porte ? Vous sonnerez pour entrer ?

LE POMPIER

Je ne le nie pas.

M. SMITH, (*à sa femme, victorieusement.*)

Tu vois ? j'avais raison. Quand on entend sonner, c'est que quelqu'un sonne. Tu ne peux pas dire que le Capitaine n'est pas quelqu'un.

M^{me}. SMITH

Certainement pas. Je te répète que je te parle seulement des trois premières fois puisque la quatrième ne compte pas.

M^{me}. MARTIN

Et quand on a sonné la première fois, c'était vous ?

LE POMPIER

Non, ce n'était pas moi.

M^{me}. MARTIN

Vous voyez ? On sonnait et il n'y avait personne.

M. MARTIN

C'était peut-être quelqu'un d'autre ?

M. SMITH

Il y avait longtemps que vous étiez à la porte ?

LE POMPIER

Trois quarts d'heure.

M. SMITH

Et vous n'avez vu personne ?

LE POMPIER

Personne. J'en suis sûr.

M^{me}. MARTIN

Est-ce que vous avez entendu sonner la deuxième fois ?

LE POMPIER

Oui, ce n'était pas moi non plus. Et il n'y avait toujours personne.

M^{me}. SMITH

Victoire ! J'ai eu raison.

M. SMITH, (*à sa femme.*)

Pas si vite. (*Au Pompier.*) Et qu'est-ce que vous faisiez à la porte ?

LE POMPIER

Rien. Je restais là. Je pensais à des tas de choses.

M. MARTIN, (*au pompier.*)

Mais la troisième fois... ce n'est pas vous qui aviez sonné ?

LE POMPIER

Si, c'était moi.

M. SMITH

Mais quand on a ouvert, on ne vous a pas vu.

LE POMPIER

C'est parce que je me suis caché... pour rire.

M^{me}. SMITH

Ne riez pas, Monsieur le Capitaine. L'affaire est trop triste.

M. MARTIN

En somme, nous ne savons toujours pas si, lorsqu'on sonne à la porte, il y a quelqu'un ou non !

M^{me}. SMITH

Jamais personne.

M. SMITH

Toujours quelqu'un.

LE POMPIER

Je vais vous mettre d'accord. Vous avez un peu raison tous les deux. Lorsqu'on sonne à la porte, des fois il y a quelqu'un, d'autres fois il n'y a personne.

M. MARTIN

Ça me paraît logique.

M^{me}. MARTIN

Je le crois aussi.

LE POMPIER

Les choses sont simples, en réalité. *(Aux époux SMITH.)* Embrassez-vous.

M^{me}. SMITH

On s'est déjà embrassé tout à l'heure.

M. MARTIN

Ils s'embrasseront demain. Ils ont tout le temps.

M^{me}. SMITH

Monsieur le Capitaine, puisque vous nous avez aidés à mettre tout cela au clair, mettez-vous à l'aise, enlevez votre casque et asseyez-vous un instant.

LE POMPIER

Excusez-moi, mais je ne peux pas rester longtemps. Je veux bien enlever mon casque, mais je n'ai pas le temps de m'asseoir. *(Il s'assoit, sans enlever son casque.)* Je vous avoue que je suis venu chez vous pour tout à fait autre chose. Je suis en mission de service.

M^{me}. SMITH

Et qu'est-ce qu'il y a pour votre service, Monsieur le Capitaine ?

LE POMPIER

Je vais vous prier de vouloir bien excuser mon indiscretion *(très embarrassé)* ; euh *(il montre du doigt les époux MARTIN)*... puis-je... devant eux...

M^{me}. MARTIN

Ne vous gênez pas.

M. MARTIN

Nous sommes de vieux amis. Ils nous racontent tout.

M. SMITH

Dites.

LE POMPIER

Eh bien, voilà. Est-ce qu'il y a le feu chez vous ?

M^{me}. SMITH

Pourquoi nous demandez-vous ça ?

LE POMPIER

C'est parce que... excusez-moi, j'ai l'ordre d'éteindre tous les incendies dans la ville.

M^{me}. MARTIN

Tous ?

LE POMPIER

Oui, tous.

M^{me} SMITH, (*confuse.*)

Je ne sais pas... je ne crois pas, voulez-vous que j'aille voir ?

M. SMITH, (*reniflant.*)

Il ne doit rien y avoir. Ça ne sent pas le roussi.⁴

LE POMPIER, (*désolé.*)

Rien du tout ? Vous n'auriez pas un petit feu de cheminée, quelque chose qui brûle dans le grenier ou dans la cave ? Un petit début d'incendie, au moins ?

M^{me}. SMITH

Écoutez, je ne veux pas vous faire de la peine mais je pense qu'il n'y a rien chez nous pour le moment. Je vous promets de vous avertir dès qu'il y aura quelque chose.

LE POMPIER

N'y manquez pas, vous me rendriez service.

M^{me}. SMITH

C'est promis.

LE POMPIER, (*aux époux MARTIN.*)

Et chez vous, ça ne brûle pas non plus ?

M^{me}. MARTIN

Non, malheureusement.

M. MARTIN, (*au Pompier.*)

Les affaires vont plutôt mal, en ce moment !

LE POMPIER

Très mal. Il n'y a presque rien, quelques bricoles, une cheminée, une grange. Rien de sérieux. Ça ne rapporte pas. Et comme il n'y a pas de rendement, la prime à la production est très maigre.

M. SMITH

Rien ne va. C'est partout pareil. Le commerce, l'agriculture, cette année c'est comme pour le feu, ça ne marche pas.

M. MARTIN

Pas de blé, pas de feu.

LE POMPIER

Pas d'inondation non plus.

M^{me}. SMITH

Mais il y a du sucre.

M. SMITH

C'est parce qu'on le fait venir de l'étranger.

M^{me}. MARTIN

Pour les incendies, c'est plus difficile. Trop de taxes !

LE POMPIER

Il y a tout de même, mais c'est assez rare aussi, une asphyxie au gaz, ou deux. Ainsi, une jeune femme s'est asphyxiée, la semaine dernière, elle avait laissé le gaz ouvert.

M^{me}. MARTIN

Elle l'avait oublié ?

LE POMPIER

Non, mais elle a cru que c'était son peigne.

M. SMITH

Ces confusions sont toujours dangereuses !

M^{me}. SMITH

Est-ce que vous êtes allé voir chez le marchand d'allumettes ?

LE POMPIER

Rien à faire. Il est assuré contre l'incendie.

M. MARTIN

Allez donc voir, de ma part, le vicaire de Wakefield !

LE POMPIER

Je n'ai pas le droit d'éteindre le feu chez les prêtres. L'Evêque se fâcherait. Ils éteignent leurs feux tout seuls ou bien ils le font éteindre par des vestales.

M. SMITH

Essayez voir chez Durand.

LE POMPIER

Je ne peux pas non plus. Il n'est pas Anglais. Il est naturalisé seulement. Les naturalisés ont le droit d'avoir des maisons mais pas celui de les faire éteindre si elles brûlent.

M^{me} SMITH

Pourtant, quand le feu s'y est mis l'année dernière, on l'a bien éteint quand même !

LE POMPIER

Il a fait ça tout seul. Clandestinement. Oh, c'est pas moi qui irais le dénoncer.

M. SMITH

Moi non plus.

M^{me}. SMITH

Puisque vous n'êtes pas trop pressé, Monsieur le Capitaine, restez encore un peu. Vous nous feriez plaisir.

LE POMPIER

Voulez-vous que je vous raconte des anecdotes ?

M^{me}. SMITH

Oh, bien sûr, vous êtes charmant. *(Elle l'embrasse.)*

M. SMITH, M^{me}. MARTIN, M. MARTIN

Oui, oui, des anecdotes, bravo !

(Ils applaudissent.)

M. SMITH

Et ce qui est encore plus intéressant, c'est que les histoires de pompier sont vraies, toutes, et vécues.

LE POMPIER

Je parle de choses que j'ai expérimentées moi-même. La nature, rien que la nature. Pas les livres.

M. MARTIN

C'est exact, la vérité ne se trouve d'ailleurs pas dans les livres, mais dans la vie.

M^{me}. SMITH

Commencez !

M. MARTIN

Commencez !

M^{me}. MARTIN

Silence, il commence.

LE POMPIER, (*toussote plusieurs fois.*)

Excusez-moi, ne me regardez pas comme ça. Vous me gênez. Vous savez que je suis timide.

Mme SMITH

Il est charmant ! Elle l'embrasse.

LE POMPIER

Je vais tâcher de commencer quand même. Mais promettez-moi de ne pas écouter.

M^{me}. MARTIN

Mais, si on n'écoutait pas, on ne vous entendrait pas.

LE POMPIER

Je n'y avais pas pensé !

M^{me}. SMITH

Je vous l'avais dit : c'est un gosse.

M. MARTIN, M. SMITH

Oh, le cher enfant !

(*Ils l'embrassent.*) ⁵

M^{me}. MARTIN

Courage.

LE POMPIER

Eh bien, voilà. (*Il toussote encore, puis commence d'une voix que l'émotion fait trembler.*) « Le Chien et le bœuf », fable expérimentale : une fois, un autre bœuf demandait à un autre chien : pourquoi n'as-tu pas avalé ta trompe ? Pardon, répondit le chien, c'est parce que j'avais cru que j'étais éléphant.

M^{me}. MARTIN

Quelle est la morale ?

LE POMPIER

C'est à vous de la trouver.

M. SMITH

Il a raison.

M^{me} SMITH, (*furieuse.*)

Une autre.

LE POMPIER

Un jeune veau avait mangé trop de verre pilé. En conséquence, il fut obligé d'accoucher. Il mit au monde une vache.

Cependant, comme le veau était un garçon, la vache ne pouvait pas l'appeler « maman ». Elle ne pouvait pas lui dire « papa » non plus, parce que le veau était trop petit. Le veau fut alors obligé de se marier avec une personne et la mairie prit alors toutes les mesures édictées par les circonstances à la mode.

M. SMITH

À la mode de Caen.

M. MARTIN

Comme les tripes.

LE POMPIER

Vous la connaissiez donc ?

M^{me}. SMITH

Elle était dans tous les journaux.

M^{me}. MARTIN

Ça s'est passé pas loin de chez nous.

LE POMPIER

Je vais vous en dire une autre. « Le Coq. » Une fois, un coq voulut faire le chien. Mais il n'eut pas de chance, car on le reconnut tout de suite.

M^{me}. SMITH

Par contre, le chien qui voulut faire le coq n'a jamais été reconnu.

M. SMITH

Je vais vous en dire une, à mon tour : « Le Serpent et le renard. » Une fois, un serpent s'approchant d'un renard lui dit : « Il me semble que je vous connais ! » Le renard lui répondit : « Moi aussi. » « Alors, dit le serpent, donnez-moi de l'argent. » « Un renard ne donne pas d'argent », répondit le rusé animal qui, pour s'échapper, sauta dans une vallée profonde pleine de fraisiers et de miel de poule. Le serpent l'y attendait déjà, en riant d'un rire méphistophélique. Le renard sortit son couteau en hurlant : « Je vais t'apprendre à vivre ! » puis s'enfuit, en tournant le dos. Il n'eut pas de chance. Le serpent fut plus vif. D'un coup de poing bien choisi, il frappa le renard en plein front, qui se brisa en mille morceaux, tout en s'écriant : « Non ! Non ! Quatre fois non ! Je ne suis pas ta fille ! »

M^{me}. MARTIN

C'est intéressant.

M^{me}. SMITH

C'est pas mal.

M. MARTIN (*il serre la main à M. SMITH*).

Mes félicitations.

LE POMPIER, (*jaloux.*)

Pas fameuse. Et puis, je la connaissais.

M. SMITH

C'est terrible.

M^{me}. SMITH

Mais ça n'a pas été vrai.

M^{me}. MARTIN

Si. Malheureusement.

M. MARTIN, (*à M^{me} SMITH.*)

C'est votre tour, Madame.

M^{me}. SMITH

J'en connais une seule. Je vais vous la dire. Elle s'intitule : « Le Bouquet. » ⁶

M. SMITH

Ma femme a toujours été romantique.

M. MARTIN

C'est une véritable Anglaise.

M^{me}. SMITH

Voilà : Une fois, un fiancé avait apporté un bouquet de fleurs à sa fiancée qui lui dit merci ; mais avant qu'elle lui eût dit merci, lui, sans dire un seul mot, lui prit les fleurs qu'il lui avait données pour lui donner une bonne leçon et, lui disant je les reprends, il lui dit au revoir en les reprenant et s'éloigna par-ci, par-là.

M. MARTIN

Oh, charmant ! (*Embrasse ou n'embrasse pas M^{me} SMITH.*)

M^{me}. MARTIN

Vous avez une femme, Monsieur SMITH, dont tout le monde est jaloux.

M. SMITH

C'est vrai. Ma femme est l'intelligence même. Elle est même plus intelligente que moi. En tout cas, elle est beaucoup plus féminine. On le dit.

M^{me} SMITH, (*au Pompier.*)

Encore une, Capitaine.

LE POMPIER

Oh non, il est trop tard.

M. MARTIN

Dites quand même.

LE POMPIER

Je suis trop fatigué.

M. SMITH

Rendez-nous ce service.

M. MARTIN
Je vous en prie.

LE POMPIER
Non.

M^{me}. MARTIN
Vous avez un cœur de glace. Nous sommes sur des charbons ardents.

M^{me}. SMITH, (*tombe à ses genoux, en sanglotant, ou ne le fait pas.*)
Je vous en supplie.

LE POMPIER
Soit.

M. SMITH, (*à l'oreille de M^{me} MARTIN.*)
Il accepte ! Il va encore nous embêter.

M^{me}. MARTIN
Zut.

M^{me}. SMITH
Pas de chance. J'ai été trop polie.

LE POMPIER
« Le Rhume » : Mon beau-frère avait, du côté paternel, un cousin germain dont un oncle maternel avait un beau-père dont le grand-père paternel avait épousé en secondes noces une jeune indigène dont le frère avait rencontré, dans un de ses voyages, une fille dont il s'était épris et avec laquelle il eut un fils qui se maria avec une pharmacienne intrépide qui n'était autre que la nièce d'un quartier-maître inconnu de la Marine britannique et dont le père adoptif avait une tante parlant couramment l'espagnol et qui était, peut-être, une des petites-filles d'un ingénieur, mort jeune, petit-fils lui-même d'un propriétaire de vignes dont on tirait un vin médiocre, mais qui avait un petit-cousin, casanier, adjudant, dont le fils avait épousé une bien jolie jeune femme, divorcée, dont le premier mari était le fils d'un sincère patriote qui avait su élever dans le désir de faire fortune une de ses filles qui put se marier avec un chasseur qui avait connu Rothschild et dont le frère, après avoir changé plusieurs fois de métier, se maria et eut une fille dont le bisaïeul, chétif, portait des lunettes que lui avait données un sien cousin, beau-frère d'un Portugais, fils naturel d'un meunier, pas trop pauvre, dont le frère de

lait avait pris pour femme la fille d'un ancien médecin de campagne, lui-même frère de lait du fils d'un laitier, lui-même fils naturel d'un autre médecin de campagne, marié trois fois de suite dont la troisième femme...

M. MARTIN

J'ai connu cette troisième femme, si je ne me trompe. Elle mangeait du poulet dans un guêpier.

LE POMPIER

C'était pas la même.

M^{me}. SMITH

Chut !

LE POMPIER

Je dis :... dont la troisième femme était la fille de la meilleure sage-femme de la région et qui, veuve de bonne heure...

M. SMITH

Comme ma femme.

LE POMPIER

... s'était remariée avec un vitrier, plein d'entrain, qui avait fait, à la fille d'un chef de gare, un enfant qui avait su faire son chemin dans la vie...

M^{me}. SMITH

Son chemin de fer...

M. MARTIN

Comme aux cartes.

LE POMPIER

Et avait épousé une marchande de neuf saisons, dont le père avait un frère, maire d'une petite ville, qui avait pris pour femme une institutrice blonde dont le cousin, pêcheur à la ligne...

M. MARTIN

À la ligne morte ?

LE POMPIER

... avait pris pour femme une autre institutrice blonde, nommée elle aussi Marie, dont le frère s'était marié à une autre Marie,

toujours institutrice blonde...

M. SMITH

Puisqu'elle est blonde, elle ne peut être que Marie.

LE POMPIER

... et dont le père avait été élevé au Canada par une vieille femme qui était la nièce d'un curé dont la grand-mère attrapait, parfois, en hiver, comme tout le monde, un rhume.

M^{me}. SMITH

Curieuse histoire. Presque incroyable.

M. MARTIN

Quand on s'enrhume, il faut prendre des rubans.

M. SMITH

C'est une précaution inutile, mais absolument nécessaire.

M^{me}. MARTIN

Excusez-moi, Monsieur le Capitaine, mais je n'ai pas très bien compris votre histoire. À la fin, quand on arrive à la grand-mère du prêtre, on s'empêtre.

M. SMITH

Toujours, on s'empêtre entre les pattes du prêtre.

M^{me}. SMITH

Oh oui, Capitaine, recommencez ! tout le monde vous le demande.

LE POMPIER

Ah ! je ne sais pas si je vais pouvoir. Je suis en mission de service. Ça dépend de l'heure qu'il est.

M^{me}. SMITH

Nous n'avons pas l'heure, chez nous.

LE POMPIER

Mais la pendule ?

M. SMITH

Elle marche mal. Elle a l'esprit de contradiction. Elle indique toujours le contraire de l'heure qu'il est.

SCÈNE IX

LES MÊMES, AVEC MARY

MARY

Madame... Monsieur...

M^{me}. SMITH

Que voulez-vous ?

M. SMITH

Que venez-vous faire ici ?

MARY

Que Madame et Monsieur m'excusent... et ces Dames et Messieurs aussi... je voudrais... je voudrais... à mon tour... vous dire une anecdote.

M^{me}. MARTIN

Qu'est-ce qu'elle dit ?

M. MARTIN

Je crois que la bonne de nos amis devient folle... Elle veut dire elle aussi une anecdote.

LE POMPIER

Pour qui se prend-elle ? *(Il la regarde.)* Oh !

M^{me}. SMITH

De quoi vous mêlez-vous ?

M. SMITH

Vous êtes vraiment déplacée, Mary...

LE POMPIER

Oh ! mais c'est elle ! Pas possible.

M. SMITH
Et vous ?

MARY
Pas possible ! ici ?

M^{me}. SMITH
Qu'est-ce que ça veut dire, tout ça !

M. SMITH
Vous êtes amis ?

LE POMPIER
Et comment donc !
(*Mary se jette au cou du Pompier.*)

MARY
Heureuse de vous revoir... enfin !

M. et M^{me} SMITH
Oh !

M. SMITH
C'est trop fort, ici, chez nous, dans les environs de Londres.

M^{me}. SMITH
Ce n'est pas convenable !...

LE POMPIER
C'est elle qui a éteint mes premiers feux.

MARY
Je suis son petit jet d'eau.

M. MARTIN
S'il en est ainsi... chers amis... ces sentiments sont explicables,
humains,
honorables...

M^{me}. MARTIN
Tout ce qui est humain est honorable.

M^{me}. SMITH
Je n'aime quand même pas la voir là... parmi nous...

M. SMITH

Elle n'a pas l'éducation nécessaire...

LE POMPIER

Oh, vous avez trop de préjugés.

M^{me}. MARTIN

Moi je pense qu'une bonne, en somme, bien que cela ne me regarde pas, n'est jamais qu'une bonne...

M. MARTIN

Même si elle peut faire, parfois, un assez bon détective.

LE POMPIER

Lâche-moi.

MARY

Ne vous en faites pas !... Ils ne sont pas si méchants que ça.

M. SMITH

Hum... hum... vous êtes attendrissants, tous les deux, mais aussi un peu... un peu...

M. MARTIN

Oui, c'est bien le mot.

M. SMITH

... Un peu trop voyants...

M. MARTIN

Il y a une pudeur britannique, excusez-moi encore une fois de préciser ma pensée, incomprise des étrangers, même spécialistes, grâce à laquelle, pour m'exprimer ainsi... enfin, je ne dis pas ça pour vous...

MARY

Je voulais vous raconter...

M. SMITH

Ne racontez rien...

MARY

Oh si !

M^{me}. SMITH

Allez, ma petite Mary, allez gentiment à la cuisine y lire vos poèmes, devant la glace...

M. MARTIN

Tiens, sans être bonne, moi aussi je lis des poèmes devant la glace.

M^{me}. MARTIN

Ce matin, quand tu t'es regardé dans la glace tu ne t'es pas vu.

M. MARTIN

C'est parce que je n'étais pas encore là...

MARY

Je pourrais, peut-être, quand même vous réciter un petit poème.

M^{me}. SMITH

Ma petite Mary, vous êtes épouvantablement têtue.

MARY

Je vais vous réciter un poème, alors, c'est entendu ? C'est un poème qui s'intitule « Le Feu » en l'honneur du Capitaine.

LE FEU

Les polycandres brillaient dans les bois

Une pierre prit feu

Le château prit feu

La forêt prit feu

Les hommes prirent feu

Les femmes prirent feu

Les oiseaux prirent feu

Les poissons prirent feu

L'eau prit feu

Le ciel prit feu

La cendre prit feu

La fumée prit feu

Le feu prit feu

Tout prit feu

Prit feu, prit feu.

Elle dit le poème poussée par les SMITH hors de la pièce.

SCÈNE X

LES MÊMES, SANS MARY

M^{me}. MARTIN

Ça m'a donné froid dans le dos...

M. MARTIN

Il y a pourtant une certaine chaleur dans ces vers.

LE POMPIER

J'ai trouvé ça merveilleux.

M^{me}. SMITH

Tout de même...

M. SMITH

Vous exagérez...

LE POMPIER

Écoutez, c'est vrai... tout ça c'est très subjectif... mais ça c'est ma conception du monde. Mon rêve. Mon idéal... et puis ça me rappelle que je dois partir. Puisque vous n'avez pas l'heure, moi, dans trois quarts d'heure et seize minutes exactement j'ai un incendie, à l'autre bout de la ville. Il faut que je me dépêche. Bien que ce ne soit pas grand-chose.

M^{me}. SMITH

Qu'est-ce que ce sera ? Un petit feu de cheminée ?

LE POMPIER

Oh même pas. Un feu de paille et une petite brûlure d'estomac.

M. SMITH

Alors, nous regrettons votre départ.

M^{me}. SMITH

Vous avez été très amusant.

M^{me}. MARTIN

Grâce à vous, nous avons passé un vrai quart d'heure cartésien.

LE POMPIER (*se dirige vers la sortie, puis s'arrête.*)

À propos, et la Cantatrice chauve ?

(Silence général, gêne.)

M^{me}. SMITH

Elle se coiffe toujours de la même façon.

LE POMPIER

Ah ! Alors au revoir, Messieurs, Dames.

M. MARTIN

Bonne chance, et bon feu !

LE POMPIER

Espérons-le. Pour tout le monde.

Le Pompier s'en va. Tous le conduisent jusqu'à la porte et reviennent à leurs places.

SCÈNE XI

LES MÊMES, SANS LE POMPIER

M^{me}. MARTIN

Je peux acheter un couteau de poche pour mon frère, mais vous ne pouvez acheter l'Irlande pour votre grand-père.

M. SMITH

On marche avec les pieds, mais on se réchauffe à l'électricité ou au charbon.

M. MARTIN

Celui qui vend aujourd'hui un bœuf, demain aura un œuf.

M^{me}. SMITH

Dans la vie, il faut regarder par la fenêtre.

M^{me}. MARTIN

On peut s'asseoir sur la chaise, lorsque la chaise n'en a pas.

M. SMITH

Il faut toujours penser à tout.

M. MARTIN

Le plafond est en haut, le plancher est en bas.

M^{me}. SMITH

Quand je dis oui, c'est une façon de parler.

M^{me}. MARTIN

À chacun son destin.

M. SMITH

Prenez un cercle, caressez-le, il deviendra vicieux !

M^{me}. SMITH

Le maître d'école apprend à lire aux enfants, mais la chatte allaite ses petits quand ils sont petits.

M^{me}. MARTIN

Cependant que la vache nous donne ses queues.

M. SMITH

Quand je suis à la campagne, j'aime la solitude et le calme.

M. MARTIN

Vous n'êtes pas encore assez vieux pour cela.

M^{me}. SMITH

Benjamin Franklin avait raison : vous êtes moins tranquille que lui.

M^{me}. MARTIN

Quels sont les sept jours de la semaine ?

M. SMITH

Monday, Tuesday, Wednesday, Thursday, Friday, Saturday, Sunday.

M. MARTIN

Edward is a clerk ; his sister Nancy is a typist, and his brother William a shop-assistant.

M^{me}. SMITH

Drôle de famille !

M^{me}. MARTIN

J'aime mieux un oiseau dans un champ qu'une chaussette dans une brouette.

M. SMITH

Plutôt un filet dans un chalet, que du lait dans un palais.

M. MARTIN

La maison d'un Anglais est son vrai palais.

M^{me} SMITH

Je ne sais pas assez d'espagnol pour me faire comprendre.

M^{me}. MARTIN

Je te donnerai les pantoufles de ma belle-mère si tu me donnes le cercueil de ton mari.

M. SMITH

Je cherche un prêtre monophysite pour le marier avec notre bonne.

M. MARTIN

Le pain est un arbre tandis que le pain est aussi un arbre, et du chêne naît un chêne, tous les matins à l'aube.

M^{me} SMITH

Mon oncle vit à la campagne mais ça ne regarde pas la sage-femme.

M. MARTIN

Le papier c'est pour écrire, le chat c'est pour le rat. Le fromage c'est pour griffer.

M^{me}. SMITH

L'automobile va très vite, mais la cuisinière prépare mieux les plats.

M. SMITH

Ne soyez pas dindons, embrassez plutôt le conspirateur.

M. MARTIN

Charity begins at home.

M^{me}. SMITH

J'attends que l'aqueduc vienne me voir à mon moulin.

M. MARTIN

On peut prouver que le progrès social est bien meilleur avec du sucre.

M. SMITH

À bas le cirage !

À la suite de cette dernière réplique de M. SMITH, les autres se taisent un instant, stupéfaits. On sent qu'il y a un certain énervement. Les coups que frappe la pendule sont plus nerveux aussi. Les répliques qui suivent doivent être dites, d'abord, sur un ton glacial, hostile. L'hostilité et l'énervement iront en grandissant. À la fin de cette scène, les quatre personnages devront se trouver debout, tout près les uns des autres, criant leurs répliques, levant les poings, prêts à se jeter les uns sur les autres.

M. MARTIN

On ne fait pas briller ses lunettes avec du cirage noir.

M^{me}. SMITH

Oui, mais avec l'argent on peut acheter tout ce qu'on veut.

M. MARTIN

J'aime mieux tuer un lapin que de chanter dans le jardin.

M. SMITH

Kakatoès, kakatoès, kakatoès, kakatoès, kakatoès, kakatoès, kakatoès, kakatoès, kakatoès, kakatoès.

M^{me}. SMITH

Quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade, quelle cacade.

M. MARTIN

Quelle cascade de cacades, quelle cascade de cacades, quelle cascade de cacades, quelle cascade de cacades, quelle cascade de cacades, quelle cascade de cacades, quelle cascade de cacades.

M. SMITH

Les chiens ont des puces, les chiens ont des puces.

M^{me}. MARTIN

Cactus, Coccyx ! coccus ! cocardard ! cochon !

M^{me}. SMITH

Encaqueur, tu nous encaques.

M. MARTIN

J'aime mieux pondre un œuf que voler un bœuf.

M^{me} MARTIN, (*ouvrant tout grand la bouche.*)

Ah ! oh ! ah ! oh ! laissez-moi grincer des dents.

M. SMITH

Caïman !

M. MARTIN

Allons gifler Ulysse.

M. SMITH

Je m'en vais habiter ma Cagna dans mes cacaoyers.

M^{me}. MARTIN

Les cacaoyers des cacaoyères donnent pas des cacahuètes, donnent du cacao ! Les cacaoyers des cacaoyères donnent pas des cacahuètes, donnent du cacao ! Les cacaoyers des cacaoyères donnent pas des cacahuètes, donnent du cacao.

M^{me}. SMITH

Les souris ont des sourcils, les sourcils n'ont pas de souris.

M^{me}. MARTIN

Touche pas ma babouche !

M. MARTIN

Bouge pas la babouche !

M. SMITH

Touche la mouche, mouche pas la touche.

M^{me}. MARTIN

La mouche bouge.

M^{me}. SMITH

Mouche ta bouche.

M. MARTIN

Mouche le chasse-mouche, mouche le chasse-mouche.

M. SMITH

Escarmoucheur escarmouche !

M^{me}. MARTIN

Scaramouche !

M^{me}. SMITH

Sainte-Nitouche !

M. MARTIN

T'en as une couche !

M. SMITH

Tu m'embouches.

M^{me}. MARTIN

Sainte Nitouche touche ma cartouche.

M^{me}. SMITH

N'y touchez pas, elle est brisée.

M. MARTIN

Sully !

M. SMITH

Prudhomme !

M^{me}. MARTIN, M. SMITH

François.

M^{me} SMITH, M. MARTIN

Coppée.

M^{me}. MARTIN, M. SMITH

Coppée Sully !

M^{me} SMITH, M. MARTIN

Prudhomme François.

M^{me}. MARTIN

Espèces de glouglouteurs, espèces de glouglouteuses.

M. MARTIN
Mariette, cul de marmite !

M^{me}. SMITH
Khrishnamourti, Khrishnamourti, Khrishnamourti !

M. SMITH
Le pape dérape ! Le pape n'a pas de soupape. La soupape a un pape.

M^{me}. MARTIN
Bazar, Balzac, Bazaine !

M. MARTIN
Bizarre, beaux-arts, baisers !

M. SMITH
A, c, i, o, u, a, c, i, o, u, a, c, i, o, u, i !

M^{me}. MARTIN
B, c, d, f, g, l, m, n, p, r, s, t, v, w, x, z !

M. MARTIN
De l'ail à l'eau, du lait à l'ail !

M^{me} SMITH, (*imitant le train.*)
Teuff, teuff, teuff, teuff, teuff, teuff, teuff, teuff, teuff, teuff !

M. SMITH
C'est !

M^{me}. MARTIN
Pas !

M. MARTIN
Par !

M^{me}. SMITH
Là !

M. SMITH
C'est !

M^{me}. MARTIN

Par !

M. MARTIN

I !

M^{me}. SMITH

Ci !

Tous ensembles, au comble de la fureur, hurlent les uns aux oreilles des autres. La lumière s'est éteinte. Dans l'obscurité on entend sur un rythme de plus en plus rapide :

TOUS ENSEMBLE

C'est pas par là, c'est par ici, c'est pas par là, c'est par ici, c'est pas par là, c'est par ici, c'est pas par là, c'est par là, c'est par ici, c'est pas par là, c'est par ici, c'est pas par là, c'est par ici, c'est pas par là, c'est par ici ⁷ !

Les paroles cessent brusquement. De nouveau, lumière. M. et M^{me} MARTIN sont assis comme les SMITH au début de la pièce. La pièce recommence avec les MARTIN, qui disent exactement les répliques des SMITH dans la première scène, tandis que le rideau se ferme doucement.

RIDEAU

NOTES

1. Dans la mise en scène de Nicolas Bataille, M^{me} SMITH ne montrait pas ses dents, ne jetait pas très loin les chaussettes.
2. Dans la mise en scène de Nicolas Bataille, ce dialogue était dit et joué sur un ton et dans un style sincèrement tragiques.
3. L'expression « environ » était remplacée, à la représentation, par « en ballon », malgré une très vive opposition de l'auteur.
4. Dans la mise en scène de M. Nicolas Bataille, M. et M^{me} MARTIN reniflent aussi.
5. Dans la mise en scène de M. Nicolas Bataille, on n'embrasse pas le Pompier.
6. Cette anecdote a été supprimée à la représentation. M^{me}. SMITH faisait seulement les gestes, sans sortir aucun son de sa bouche.
7. Note : À la représentation certaines des répliques de cette dernière scène ont été supprimées ou interchangeées. D'autre part le recommencement final – peut-on dire – se faisait toujours avec les SMITH, l'auteur n'ayant eu l'idée lumineuse de substituer les MARTIN aux SMITH qu'après la centième représentation.